**Le panier de crabes**

|  |
| --- |
| J’ai réuni dans ce document le résumé d’un ensemble de commentaires qui m’avaient servi à porter plainte contre mon père J\*\*\* Seguin et contre ma cousine germaine N\*\*\*B\*\*\*, épouse C\*\*\*, ainsi que son mari, D\*\*\*C\*\*\*, pour « calomnie, manipulation, harcèlement et tortures morales dans l’intention de provoquer ma destruction morale et physique ».  J’ai en effet tout lieu de penser que mon père, aidé de la complicité de ma cousine et de son mari, sont à l’origine d’une grande part des calomnies qui ont détruit ma vie, et qu’ils sont informés des conséquences de leurs actes, bien qu’ils nient, lorsque je leur pose des questions sur ma réputation, et leur demande des explications sur ce qu’ils me reprochent, être au courant de quoi que ce soit. |

**Procès verbal des 16 et 17 juin 2008, au moment où la police me demande de retirer ma plainte.**

« Depuis de très nombreuses années, j’ai posé des questions à mes parents en rapport avec les conflits que je vivais. C’est toujours ma mère qui répondait, m’assurant qu’ils n’étaient au courant de rien, qu’ils n’avaient rien à me reprocher non plus. En revanche, mes souffrances morales les laissaient dans une indifférence complète, ce qui avait distendu nos rapports bien qu’ils m’aient souvent relancée pour que je garde contact avec eux. J’avais même cessé de les voir au moment de ma première hospitalisation à Amiens.

Fin décembre 2007, je me suis rendue chez mon père pour lui poser des questions, ainsi que chez plusieurs membres de ma famille. Mon entretien avec mon père, le 22 décembre 2007, a été bref, car je l’ai écourté lorsque je me suis aperçue qu’il me mentait ou éludait mes questions pour mettre en cause des tiers d’une façon insidieuse et révoltante. Comme je lui demandais s’il avait eu des contacts avec mon directeur de thèse sans que j’en sois informée, il m’a raconté par exemple que quelques temps après ma soutenance de thèse, le 18 décembre 1995, ce monsieur lui avait téléphoné pour le féliciter de ma réussite, ce dont il ne m’avait jamais parlé, alors qu’à l’époque j’avais quitté Paris et que je vivais chez mes parents. Et de claquer des doigts en me demandant : « Mais comment s’appelait-il ? » Or il se trouve que mon directeur de thèse était une femme, Madame Anne-Marie Christin. Je l’ai rencontrée le 31 mars 2008, à Paris, à son domicile personnel, boulevard\*\*\*, mais elle m’a répondu qu’elle n’avait jamais téléphoné à mes parents.

J’ai discuté plus longtemps les 21 et 22 décembre 2007 avec ma cousine et son mari, N\*\*\* et D\*\*\* C\*\*\*, anciens enseignants tous les deux comme mon père, et demeurant à Saintes, dont je venais de découvrir avec stupéfaction leurs rapports étroits avec mon père, ce dont je n’étais pas informée. Ayant éprouvé depuis l’adolescence une violente antipathie pour le mari de ma cousine, je ne les avais pas vus pendant près de quinze ans. C’est eux qui avaient insisté pour que je les rencontre chez eux le 10 juillet 2005 en téléphonant à mes parents lors d’un bref passage que je faisais à Saintes, ce dont je me serais bien passée si ma mère ne m’avait pas fait une scène. La rencontre avait été anodine, mais ayant retrouvé inchangée l’antipathie que j’éprouvais pour le dit mari depuis l’adolescence, je n’avais jamais repris contact avec eux avant le décès de ma mère. Ils m’ont assuré en décembre 2007 qu’ils n’étaient au courant de rien, qu’ils ne me connaissaient aucune réputation négative, mais leur comportement, leurs insinuations, la façon qu’ils ont eue de tenter de transformer mes propos pour leur donner un caractère insultant, leur gêne aussi sur certains sujets comme celui de ma jeune cousine A\*\*\*, m’ont choquée.

Je termine en rappelant que je ne sais pas[[1]](#footnote-2) qui est à l’origine du harcèlement, de la calomnie et des atteintes à la vie privée dont je fais l’objet, mais que celui-ci est de toute évidence lié au milieu de l’enseignement dont je suis issue et où j’ai travaillé pendant une peu plus de sept ans, et que les membres de ma famille pourraient apporter des éclaircissements sur la question car de tout évidence aussi, certains d’entre eux me mentent et me manipulent s’ils le peuvent. Le simple fait qu’ils ne manifestent aucun souci pour moi, alors que je vais si mal depuis si longtemps (tentative de suicide en 1996, cinq ans de chômage, deux hospitalisations à Amiens), est anormal quand d’un autre côté ils ont toujours déclaré m’aimer, n’avoir rien à me reprocher et cherché à me ramener vers eux lorsque je m’éloignais de la famille. Leur seule réponse est médicale : consulter un psychiatre. Je l’ai fait dans ma jeunesse, sans succès. Leur comportement est en revanche, lui, très perturbateur, mais ils ne le remettent jamais en cause. »

**Complément de plainte du 12 novembre 2008 :**

1. **Au sujet de mon antipathie pour D\*\*\* C\*\*\*, mari de ma cousine. Trois exemples :**
2. Mes parents manifestaient la plus grande estime pour D\*\*\* C\*\*\*, dont il faut reconnaître qu’il était l’une des rares personnes à avoir un peu de culture et de goût pour la littérature dans une famille très anti-intellectuelle. Hélas, j’avais du mal à partager leur admiration.

Parmi les rares sorties familiales, il nous est arrivé à plusieurs reprises d’assister au spectacle de fin d’année du club de théâtre dans lequel jouait D\*\*\* C\*\*\*. Je garde ainsi un souvenir horrifié d’un spectacle où ce cousin jouait à plus de trente ans le rôle d’un adolescent de banlieue, ce qu’on appelait un « loubard », en pantalon de cuir et grosses chaînes qu’il faisait tournoyer en récitant son texte. Ce n’est pas tant qu’il jouait plus mal que les autres, mais il cherchait à créer une complicité « rigolarde » avec le public, à grand renfort d’œillades et de sourires ambigus, qui était caractéristique de son caractère mais qui prenait sur scène, à mes yeux de collégienne, une tournure insupportable – la connotation péjorative de l’adjectif choisi est au plus près du ressenti. J’en ai gardé une méfiance insurmontable pour le théâtre, même si d’un point de vue rationnel, j’ai conscience de me priver de quelque chose : je n’entre jamais dans une salle sans appréhension. D’ailleurs je n’y vais presque jamais.

1. Lors des repas de famille, à partir de l’adolescence, D\*\*\* C\*\*\* a tenu à « venir discuter » avec moi. Il commençait par aller voir ma mère, avec laquelle il parlait de je ne sais quoi, puis se rabattait sur moi. Je devenais alors le centre de la tablée, et j’étais criblée de questions sur mes goûts, mes opinions, mes avis les plus divers, sur des sujets auxquels je n’avais parfois jamais réfléchi – mais j’étais sommée de répondre, sur un ton courtois, souriant, insidieux, un ton qui jouait du registre « tu peux bien me le dire, nous deux qui sommes camarades et du même monde », qui me semblait impossible à contredire sans grossièreté, mais qui me mettait au comble de la confusion et d’une indignation impuissante que je ne savais comment cacher.

Je me souviens, par exemple, souvenir cuisant, qu’il m’a demandé un jour où j’aimerais partir en voyage si j’en avais l’occasion. J’ai commencé par une réponse évasive, tout simplement parce que je n’y avais encore jamais réfléchi. Mais, à son habitude, il a insisté. Comme j’étais alors lycéenne, en seconde ou peut-être en première, et que j’étais en train de découvrir l’antiquité, avec émerveillement (je me souviens de lectures d’Euripide qui m’avaient émerveillée), j’ai répondu « en Grèce ». Sa réplique est tombée comme un couperet, cinglante et sans appel : « de mon temps, on ne voulait pas aller en Grèce », et comme de toute évidence j’avais du mal à comprendre, il m’a rappelé qu’une dictature y était installée. Je ne peux pas dire que je ne le savais pas, mais je n’avais pas une lecture politique du monde, je n’avais aucune idée de qui étaient les colonels incriminés, j’étais une gamine, et s’il y avait une personne qui aurait été en position de me l’apprendre, cela aurait été lui ou mes parents, ce que personne n’avait fait. Je ne me suis pas sentie seulement humiliée, j’étais aussi soupçonnée de je ne sais quelle bassesse insidieuse. Et c’était injuste. Je suis convaincue que quelle que soit la destination que j’aurais pu proposer, il aurait trouvé quelque chose à redire. La conversation « entre camarades » pouvait tourner ainsi au tribunal : tout ce que je dirais me serait compté[[2]](#footnote-3).

1. A la fin de l’été 1983, quelques jours avant la rentrée scolaire précédant ma terminale, je suis allée un après-midi me promener à bicyclette avec un camarade de lycée. Au moment même où je rentrais, j’ai croisé devant la maison N\*\*\* et D\*\*\* C\*\*\* qui prenaient congé de mes parents auxquels ils venaient de rendre visite, fait rare, même à l’époque. Je me suis contentée de dire bonjour avec politesse, et comme je tentais de m’éclipser sans entamer de conversation, D\*\*\* C\*\*\* m’a lancé sur un ton gouailleur, de toute évidence pour me retenir : « Alors, Heureuse ?!... »

J’avais dix-sept ans, mais j’étais vierge, et je ne savais même pas ce que cela signifiait. J’ai perçu sans la comprendre, au ton « rigolard », la charge de vulgarité et d’insinuation qui s’y trouvait, je n’ai rien répondu et j’ai baissé la tête pour rentrer mon vélo. Mais j’ai été si révoltée par la complicité qui était appelée, je me suis sentie si salie d’oser ébaucher une relation amoureuse sous le regard d’adultes qui m’observaient comme au spectacle, que j’ai renoncé à toute relation avec l’ami que je voyais. Je suppose que j’ai du passer en plus à ses yeux pour une allumeuse, ce qui était bien le contraire de mes intentions.

Lorsque quelques années plus tard j’ai compris ce que cela signifiait, j’ai été presque déboussolée par la charge de violence contenue dans ces propos. D\*\*\* C\*\*\* ne s’était pas permis une obscénité en tête à tête : sa femme, ma cousine germaine, était présente, ainsi que mes deux parents. Aucun des deux ne m’a reparlé de la scène après le départ du couple, pas même mon père. Comment un père peut-il laisser dire ça à sa fille devant lui ? Ou il aurait dû être outré par la vulgarité de mon cousin, ou, s’il voulait me faire comprendre qu’il me soupçonnait de quelque chose, me demander des explications lui-même !

1. **Commentaires sur les trois exemples précédents :**
2. L’absence de méfiance vis-à-vis de ma cousine et de son mari.

Si violente qu’ait été mon antipathie pour le mari de ma cousine, je reconnais que d’une part je ne l’ai jamais exprimée de façon manifeste, et que d’autre part je n’ai pas développé non plus de méfiance à leur égard, en les soupçonnant de me calomnier dans mon dos.

Je dois dire d’abord que ce n’était pas dans mon caractère d’imaginer des intentions malveillantes chez ceux qui m’entouraient. De plus, élevée dans une famille où j’avais connu depuis des années de violentes disputes entre mes oncles, dont j’avais beaucoup souffert, j’étais portée à minimiser le plus possible les conflits afin de ne pas provoquer de querelles ouvertes. Enfin, j’ai réagi (d’ailleurs d’une façon on ne peut plus saine puisque je ne les aimais pas) en arrêtant de les fréquenter dès que j’ai été en âge de couper court aux réunions de famille que je pouvais éviter. Pour moi, et même si j’étais incapable d’oublier mon hostilité vis-à-vis de cet homme, le problème était réglé.

A ces faits, je tiens à ajouter ceci :

A l’époque où je rencontrais ma cousine et son mari, l’un comme l’autre avaient très peu de relations sociales, même si, en effet, D\*\*\* C\*\*\* faisait partie d’un club de Théâtre, par exemple. Je me souviens qu’il m’avait raconté un jour une soirée qu’ils avaient passée à la maison avec deux couples de collègues et d’après ce qu’il m’en avait dit, j’avais bien compris qu’il s’agissait de leurs seuls « amis ».

J’ai été stupéfaite lorsque je les ai revus quinze ans après de découvrir que leur champ social s’était élargi de façon aussi considérable puisque D\*\*\* C\*\*\* est aujourd’hui président du théâtre de Saintes, se flatte de ses relations ou apparaît sur des listes électorales.

Je ne savais pas non plus que mon père et N\*\*\* C\*\*\* s’entendaient aussi bien, au point de se téléphoner pour commenter mes visites et de se fréquenter de façon occasionnelle. Ce n’était pas le cas lorsque j’étais adolescente. Mon père s’était bien gardé de m’en parler.

1. Le thème du voyage.

Depuis des années, j’ai senti tourné en ridicule autour de moi ce qu’on appelle mon « goût des voyages »[[3]](#footnote-4).

Lorsque j’étais adolescente, je n’ai pas tant rêvé de « voyages », quoi qu’on en dise, même si j’y ai parfois pensé, et comment ne pas le faire quand on a un esprit curieux de tout et qu’on vit dans une société qui les survalorise à l’infini. A l’époque où D\*\*\* C\*\*\* se met à me harceler sur le sujet, je n’ai pas réclamé à corps et à cri des « voyages », je viens de participer à des échanges linguistiques avec l’Allemagne, organisés par mon collège. Aujourd’hui, je pense que cela n’a pas plu à mes parents : l’ouverture sur un pays étranger, c’était aussi l’ouverture sur des familles différentes, autant d’expériences qui m’ont rendue moins malléable aux fables familiales sur l’exemplarité de notre famille.

A seize ans, lorsque j’ai commencé à réclamer un peu d’autonomie, je n’ai pas cherché à « partir seule en voyage » : j’ai demandé à travailler, pour gagner un peu d’argent. Et mon rêve, c’était de devenir autonome le plus vite possible, pour « partir », certes, mais pas « en voyage », partir loin d’une famille qui m’étouffait. Je n’imaginais même pas de rompre les ponts, je voulais seulement ne plus dépendre d’eux, en particulier sur le plan financier. Mes parents me culpabilisaient en permanence sur ce que je leur coûtais. Comme toujours lorsque je demandais quelque chose, mes parents ont été d’accord. Parfois ils émettaient une légère réticence, formulée sur le ton de la suggestion, mais lorsque je réclamais une réponse claire, ils n’avaient plus d’objection à faire. Ils trouvaient même toujours le moyen de me conforter dans mes choix : j’avais raison, ils me faisaient confiance, j’étais une fille responsable, etc. Nous sommes allés sur la côte, ma mère et moi, j’ai trouvé un employeur, assez vite, et ma mère a déclaré qu’elle refusait de signer un contrat de travail de deux mois. Un seul mois suffisait. Autant ne pas chercher d’emploi saisonnier. Quand elle a commencé à brandir son exigence, il n’y a plus eu de propositions d’emploi, elle a eu un accrochage avec la voiture, c’était la crise. Il n’a plus jamais été question que je travaille avant ma majorité. Plus tard, la question du travail a toujours été problématique, en particulier en famille.

Mais D\*\*\* C\*\*\* adore me rappeler mon goût des « voyages », autant de dispersions, bien immorales, quand une jeune fille sérieuse devrait penser à travailler. Lors de ma visite en juillet 2005, il a trouvé le moyen de me le rappeler. Mon antipathie confortée tient à ces détails.

1. La séduction

J’étais l’archétype de la jeune fille timide et complexée : je n’ai jamais imaginé une seconde, à l’époque, qu’on puisse me soupçonner d’aventures amoureuses. J’y ai pensé, à seize ou dix-sept ans, ce qui aurait été anormal, c’est que je ne l’aie pas fait. Mais cela en est resté là. J’ai rêvé pendant des années de me libérer de mes complexes.

Je garde un seul souvenir qui soit resté fiché dans ma mémoire de façon désagréable : je suis lycéenne et un jour que j’étais passée au bureau du proviseur adjoint de mon établissement, celui-ci m’a joué toute une scène, en riant, sur le mode de la séduction. Je me suis bien rendue compte qu’il ne cherchait pas à me séduire, mais il riait de moi sur ce thème, qui m’a semblé si peu à propos que je me suis demandée ce qu’il lui prenait. Il représentait à mes yeux d’adolescente la figure même de laideur, bien que je puisse comprendre aujourd’hui qu’à défaut de beauté, il pouvait avoir une certaine prestance physique. Qui lui a donné envie de rire ainsi ? Je suis convaincue que ce n’était pas mon comportement.

1. **Au sujet de la manipulation : un exemple mettant en cause ma famille proche, lors d’une tentative de reprise en main en 2005 et 2007.**

Mon principal interlocuteur, à la maison, lorsque j’essayais de discuter avec mes parents était ma mère : mon père était l’éternel petit monsieur assis sur la chaise, qui sourit d’un air bête sans rien dire. Il ne participait pas aux discussions, mais on ne pouvait pas non plus s’en débarrasser. Ma mère avait une certaine emprise sur moi.

A partir du moment où ma mère est mourante, l’essentiel des tentatives de manipulation de mon père, consiste à tenter de lui substituer ma cousine germaine comme interlocutrice placée en tiers entre lui et moi. Mais il a recours aussi, pour me reprendre en main, à ses amis représentants de commerce, les J\*\*\* et les G\*\*\* qu’il utilise pour faire pression sur moi, ainsi qu’à des alliés institutionnels. En janvier 2008, je découvre la liste complète de ses sbires, et ses liens avec l’Education nationale comme avec les psychiatres proches des intellectuels de Paris 7.

En décembre 2007, après le décès de ma mère survenu fin mars de la même année, je me suis rendue à Saintes où j’ai entrepris plusieurs visites familiales. Je suis rentrée à Lille peu avant Noël, épuisée, et bien décidée à ne pas répondre aux sollicitations de mon père. Il me réclamait en particulier une procuration pour toucher les sommes d’argent immobilisées sur les comptes bancaires de ma mère. J’avais préparé le papier, mais par fatigue, par épuisement nerveux, je ne l’avais pas aussitôt envoyé et je trouvais tout à fait satisfaisant qu’il attende un peu. J’étais encore sous le choc des mensonges éhontés qu’il m’avait servis lorsque je lui avais posé des questions. Lui attachait une grande importance à ces questions d’argent.

J’ai passé les fêtes dans une solitude complète, mais qui était ma solitude habituelle et que je n’évoque que parce qu’elle me permet de faire percevoir le caractère exceptionnel de la série d’appels et de contacts que j’ai eu alors. En l’espace de trois jours, le premier week-end de janvier 2008, tous les « amis » de mon père ont cherché à me joindre, révélant ainsi leur lien, qui m’a parfois stupéfaite. Je tiens à préciser que depuis mon arrêt de travail et ma demande de démission en octobre-novembre 2007, je refusais de répondre au téléphone (car le téléphone qui sonne, c’est du malheur qui entre à la maison) et que mes interlocuteurs ne pouvaient que laisser un message sur mon répondeur.

J’ai d’abord reçu une carte de vœux de ma cousine et de son mari, N\*\*\* et D\*\*\* C\*\*\*, le samedi matin 5 janvier 2008 (voir document). Puis j’ai reçu un mail de mon frère et un autre de mon ancien petit ami, N\*\*\* G\*\*\* (lié à Paris 7). Enfin j’ai trouvé sur mon répondeur le message d’une voisine d’enfance que j’avais revue au moment du décès de ma mère, D\*\*\* J\*\*\*, et un second message sur répondeur de J-C. G\*\*\*, les J\*\*\* et les G\*\*\* étant les amis de mon père. Le dernier message m’a mise dans une très violente colère, au point de tempêter à voix haute dans mon appartement. C’est alors que C\*\*\* Y\*\*\*, une jeune collègue connue à Amiens, m’a appelée le lendemain, le lundi 7 janvier me laissant un message où elle me conseillait en particulier d’être « prudente »  car « on peut se retrouver à la rue ».

Explications sur la colère : **le 21 décembre 2007**, au moment où je m’apprête à prendre congé de N\*\*\* et D\*\*\* C\*\*\*, mes cousins vivant à Saintes, mon cousin me dit à brûle-pourpoint, sur un ton réconfortant qui plus est, rien ne l’effraie, que l’on peut très bien « vivre célibataire », remarque qui me met en colère et à laquelle je réponds du tac au tac qu’en effet « c’est une solution, je m’achète un chien, je prévois quelques séances cinéma supplémentaires ». C’est odieux : lui n’a jamais renoncé à une vie de couple, ni à la paternité ; il l’a même vécu deux fois ; après un premier mariage et un divorce, il a refait sa vie (et un enfant) avec ma cousine germaine. Ma résistance ne lui plait pas : il répète sa proposition, « tu sais, Claire, on peut très bien vivre célibataire ». Cette fois, je me mets très en colère et je lui réponds sans détour que je n’ai pas l’intention de renoncer à une vie de couple, que je suis encore jeune, que je peux même encore avoir un enfant, et que si j’en ai la possibilité, je chercherai à vivre cette expérience-là.

**Le lendemain matin, le 22 décembre 2007**, je rencontre mon père. Je suis là pour lui poser des questions, sur ce qu’il pense de moi, sur ma réputation, sur ce qui aurait pu se passer pendant mes années d’études, je n’ai pas envie d’être distraite de mon propos. Lorsqu’il me parle du divorce de J-C. G\*\*\*, le fils des G\*\*\* évoqués ci-dessus, un ami d’enfance de mon petit frère, je pense à une tentative de diversion et je suis exaspérée. Qu’ai-je à faire du divorce de ce garçon ? Lorsqu’il insiste en me racontant qu’il va vendre sa maison de Fouras, car il vient d’être muté à Valenciennes, je suis tout autant exaspérée.

**Début janvier 2008 :** lorsque j’ai découvert et écouté le message de J-C. G\*\*\* sur mon répondeur, j’ai été bouleversée. J-C. me proposait, comme un ami de longue date et que j’aurais rencontré en toute simplicité, que je prenne contact avec lui pour que nous nous voyions. Certes, je « connais » J-C. depuis près de 35 ans, mais en 35 ans, je crois qu’il ne m’a pas adressé la parole une seule fois. Quant à notre dernière rencontre, elle doit dater d’une bonne vingtaine d’années. D’un seul coup, je me suis rappelé le détail insignifiant (avais-je cru) du divorce de J-C., auquel semblait tenir mon père, et j’ai été révulsée : il ne laissait rien au hasard. Les ficelles étaient si grosses, que je me suis sentie insultée : on me servait la soupe que j’avais réclamée (un homme) mais d’une façon si infâmante que je ne pouvais être que révoltée. Mon père attendait sa procuration.

**Conclusion**

1. Mon père.

Dès mes années de Khâgne, en 1984-1986, j’ai demandé des explications à mes parents sur ce qu’ils racontaient sur moi, sur ma réputation, sur ce qu’ils me reprochaient : je n’ai jamais pu obtenir de réponse. Quand je parlais d’un fait ancien, ils avaient oublié, ils ne comprenaient pas, ils ne racontaient rien sur moi. C’est toujours moi qui me trompais, leur amour pour moi ne pouvait pas être remis en doute. Les rares fois où j’ai essayé de poser des questions précises ou de les prendre sur le fait, ma mère piquait des crises de nerf, à hurler à travers toute la maison. Au paroxysme des moments de crise, mon père a toujours mis un terme aux discussions en me reprochant de façon à la fois violente et pleurnicharde mon injustice et ma cruauté à poser des questions auxquelles ils n’avaient pas les réponses, « après tout ce qu’il avait fait pour moi ». Mais lorsque je demande qu’il m’explique « ce qu’il a fait pour moi », il prend un air pantelant, en ouvrant la bouche sans répondre, et en tremblant comme une feuille d’automne. Il n’a plus rien à dire. Je me sentais à la fois impuissante et coupable : j’en arrivais toujours à douter de moi et de mes perceptions.

Pour rédiger cette plainte j’ai relu toutes les lettres que je possède encore de mes deux parents, et en particulier celles de mon père. Celles-ci datent toutes d’après 1996 : au moment de ma tentative de suicide en 1996, j’ai détruit tous mes écrits et toute ma correspondance. J’en ai pourtant une centaine : presque toutes sont insignifiantes, de vieux parents qui s’occupent de leur jardin, vont en cure et participent à des clubs de sociabilité anodins. Comment les soupçonner d’une quelconque malveillance : au pire, ils ne « comprenaient pas ». Pourtant il y a une violence sous-jacente : c’est celle des non-dits. Ce seraient des lettres normales avec un enfant qui va bien, pas avec une fille qui relève d’une tentative de suicide, est au chômage, est revenue vers eux à plusieurs reprises en situation de crise pour poser des questions violentes, en 1997, en 1998, et qui a passé alors presque un mois au lit, volets clos, en se disputant de façon quotidienne avec sa mère. S’il y a une violence, c’est celle de leur ténacité, et en particulier, celle de l’incurie de mon père, l’éternel petit monsieur assis sur la chaise, qui sourit d’un air bête, sans rien dire. J’en étais arrivée à croire qu’il s’était abêti en vieillissant.

Lorsque j’ai découvert au moment du décès de ma mère la face cachée de mon père, j’en ai été sidérée. Derrière le masque de gentillesse qui avait tenu tant que quelqu’un d’autre s’était chargé de parler à sa place, j’ai vu apparaître un homme pervers, manipulateur, prenant plaisir à insinuer les pires idées sur autrui pour se couvrir et toujours prêt à ricaner de la situation : il m’a conseillé par exemple, avec un sourire mauvais, puisque j’étais sans emploi, de devenir « écrivain », vieille rengaine (camarades de fac à Bordeaux, psychiatres parisiens, amant lyonnais, C\*\*\* Y\*\*\*) qui m’avait blessée depuis mes années d’études et que je ne m’attendais pas à voir ressurgir dans ses propos.

C’est aussi depuis que j’ai rompu les ponts avec lui que j’ai pris la mesure de sa ténacité monstrueuse à tenter de maintenir un lien avec moi. Lorsque je m’étais éloignée de mes parents, les disputes avaient parfois été violentes, mais je n’avais jamais formulé d’accusations graves ni définitives vis-à-vis d’eux. L’homme qui m’écrit depuis un an, sans jamais obtenir de réponse, s’est fait insulter deux fois : en avril 2007, au moment du décès de ma mère, et lorsque j’ai interrompu l’entretien en décembre 2007. Au bord de la nausée, je lui ai dit que je refusais de poursuivre la discussion avec lui car il n’était qu’une « pourriture ». Mais il continue à m’écrire ou à me téléphoner comme il l’a toujours fait, comme si rien ne s’était passé, sans demander d’excuses, sur le même ton de gentillesse et de conciliation que je lui ai toujours connu.

Moi, je ne l’aurais jamais supporté. Ou son hypocrisie est monstrueuse, ou c’est lui qui relève de l’hôpital psychiatrique. J’ai été obligée, le 30 juin 2008, de demander à mon père et à mon frère (je n’écris plus jamais à mon père seul) de me laisser tranquille, par courrier avec avis de réception, parce que c’était moi qui étais en train de craquer. Deux jours auparavant, le samedi 28 juin 2008, il m’avait encore laissé un message « très gentil » où il espérait que je viendrais le voir « pendant les vacances » (je rappelle que je suis alors au chômage depuis novembre 2007). J’ai aussitôt fait changer de numéro de téléphone.

1. Ma cousine et son mari.

Je parle dans le procès verbal des 16 & 17 juin 2008 de leur façon de transformer ou d’influer mes propos, pour leur donner un caractère insultant. Je voudrais donner deux exemples :

a) alors que j’évoque avec eux ma visite de la journée à deux de mes cousines germaines, ils me demandent si je leur ai raconté autant de choses qu’à eux et je leur dis que non, c’était difficile, elles m’ont paru très « déconnectées » de mon univers, vivant retirées dans un village. Ma cousine, N\*\*\* C\*\*\*, me reprend alors en ces termes : « tu dis que tu les as trouvées trop au « ras du sol » ? ». Indignée, j’ai protesté : j’ai employé le terme de « déconnectées » ! Elle est revenue à la charge et il a fallu que je proteste une seconde fois ;

b) alors qu’elle parle d’elle-même, N\*\*\* C\*\*\* me déclare sur un ton satisfait qu’elle « n’est pas une intellectuelle » ajoutant, comme si le fait d’être une intellectuelle puisse être insultant qu’elle ne « voulait pas dire que j’en étais une ». Là, je reconnais que je suis restée sans voix : j’ai été atterrée qu’elle ait pu adopter cette posture (elle a été professeur des écoles toute sa vie) et je n’ai pas pris non plus toute la mesure de ce que signifiait sa déclaration, signification qui m’a été révélée plus d’un mois plus tard par ma rencontre avec une jeune cousine. Pour ma part, j’ai toujours eu le plus grand respect pour les intellectuels, et le fait d’être considérée comme telle serait valorisant.

Pendant des années, j’ai refusé de fréquenter ma cousine germaine et son mari parce que je les trouvais odieux. Mais je ne les ai jamais soupçonnés d’être réactionnaires. Je me souviens encore des repas de famille de mon adolescence où le mari prenait des poses avantageuses de soixante-huitard gauchiste pour pérorer à table ou me clouer au pilori parce que j’avais osé prononcer le nom de la Grèce : cela peut très bien être admis de la part d’un homme, même dans une famille traditionnaliste.

Au moment des entretiens de 2007-2008, je découvre avec stupeur chez ma cousine, qui s’affirme avec l’âge comme un porte-parole et un garant moral de la famille, des relents réactionnaires, anti-intellectuels et homophobes dans ses discours qui non seulement me révoltent, mais qui sont aussi contradictoires, *a priori*, avec la coloration socialiste de son couple. La posture s’accorde en revanche très bien avec les idées phallocrates de la famille.

Toujours au cours de ces entretiens avec divers membres de ma famille, j’ai réalisé que le mode de transmission des propriétés agricoles à un seul des enfants de la fratrie était revendiqué par la lignée de ma cousine et qu’elle-même s’appliquait à le faire admettre à sa nièce. Ce que j’ignorais, c’est que ces pratiques de transmission des propriétés agricoles, dans la famille, étaient issues d’idées anciennes (Dorgères), et avaient été reprises par des lois vichystes (loi Caziot du 9 mars 1941, d’après Robert Paxton[[4]](#footnote-5)). Condamnées dans ma famille nucléaire, mais sans grande explication, ces idées me révèlent alors l’extraordinaire hypocrisie de socialistes qui défendent un patriarcat inconciliable avec les idées de leur parti.

La terreur que ma cousine et son mari ont fait régner dans ma vie en me calomniant n’a pas affecté seulement ma vie personnelle : elle a affecté aussi celle des plus jeunes, et en particulier celle des jeunes filles, qui ont grandi dans la peur, une peur qui, à mon avis, a été sciemment instillée par les aînés. En discutant de façon plus approfondie avec l’une de ces jeunes femmes, j’ai d’abord entendu quelqu’un qui avait peur, d’une peur d’autant moins dominée qu’elle était en partie inconsciente. Beaucoup plus jeune que moi, elle était une enfant quand j’ai commencé à faire l’objet d’attaques de la part de la famille. Son réflexe est de trancher ou de couper la parole d’un « moi, on ne m’a pas fait ça », de se rassurer en estimant que sa famille nucléaire vaut mieux que celle des oncles (on m’a servi le même refrain toute mon enfance), de nier une souffrance qui se trahit sans qu’elle s’en rende compte et qui touche à ses choix de vie les plus intimes.

**Ce que mon père et N\*\*\* C\*\*\* ont en commun.**

Mon père comme N\*\*\* C\*\*\* font partie de ces enfants qui ont renoncé à leur part d’héritage en faveur de leur(s) frère(s). Dans ma famille, c’était un sujet tabou. Ma mère le condamnait sans relâche, mon père n’en parlait pas, je n’ai jamais posé de questions : il allait de soi, que pour moi et mon frère, la question ne se posait pas. D’ailleurs il n’y avait pas de propriété agricole, rien ne le justifiait. Ce à quoi je n’ai pas fait attention, c’est à la façon dont mon père aimait à rappeler qu’il se « sacrifiait » pour les autres, appel à mansuétude récurrent. Mais aussi exemple qu’il aimait donner aux autres, et à moi en particulier, je le suppose.

Dans la logique de thésaurisation des biens sur une seule tête, il faut éliminer l’enfant en trop, ce qui peut se faire par l’absence de descendance : les biens reviennent à la source. C’est du moins ainsi que m’a été transmise ma part d’héritage, il y a peu de temps (en 2005), chez le notaire. Si je ne renonçais pas à une maternité, il fallait m’éliminer d’une autre manière.

Je me suis aperçue lors de mes entretiens qu’on a fait croire, par exemple, à mes plus jeunes cousines que je ne voulais pas d’enfant, peut-être pour provoquer une émulation ou pour les rassurer. Or mes parents savaient très bien que j’envisageais une maternité. Je ne m’en suis jamais cachée et il m’arrivait d’en parler. Compte tenu des liens que je viens de découvrir entre mon père et N\*\*\* C\*\*\*, cette dernière ne devait pas l’ignorer non plus.

Ce qui est terrible, c’est que cela implique une hypocrisie assez impressionnante : mes parents comme D\*\*\* C\*\*\*, qui s’affichait encore au printemps 2008 sur la liste socialiste municipale, au premier tour, ont toujours revendiqué devant moi un politiquement correct, en l’occurrence « socialiste », qui paraissait inattaquable. Et qui se prétendait à l’opposé des idées réactionnaires de la famille. A partir de là, plus aucun dialogue n’est possible : on ne peut pas souscrire à des valeurs opposées à celles qu’on affiche devant ses enfants et leur reprocher en même temps de ne pas s’y plier. Lorsque j’étais adolescente, je me disputais avec ma mère parce que j’avais l’impression, et je le lui disais parfois, que ce qu’elle racontait était « faux » : on ne pouvait pas être au plus près du problème familial.

Enfin, ce qu’ils demandent est injustifiable : mon père et N\*\*\* C\*\*\* ont sacrifié de l’argent. Loin de s’indigner de ce qu’on leur a demandé, ils nous demandent à nous, les petites filles affublées d’un frère, de sacrifier nos vies, notre désir légitime et naturel d’avoir une vie de couple, des enfants. On est tombé dans le sordide. Ma mère m’avait raconté, il y a quelques années, que la fille d’une de mes cousines germaines avait souffert de troubles dépressifs si graves après la naissance de son frère que les institutrices avaient dû intervenir. Quel avenir réserve-t-on à cette jeune fille aujourd’hui ? Et quel avenir réserve-t-on aux autres ?

Ma colère est d’autant plus exacerbée, depuis ces quelques mois où je suis en train de reconstituer les mécanismes qui ont motivé mon père et ma cousine germaine à me calomnier et à me harceler, que ces questions de statut de la femme dans ma famille ont été les premières que j’ai abordées lorsque j’ai commencé ma psychothérapie. Je reconnais que mon analyse n’était qu’ébauchée, mais je n’ai jamais pu y réfléchir avec calme ni la développer. Il m’a été répondu, par trois psychiatres différents, que ce que je racontais était faux, que ces faits avaient existé mais étaient périmés (les femmes avaient aujourd’hui les mêmes droits que les hommes), que j’inventais de faux problèmes et qu’il fallait parler d’autre chose. Si j’étais là, c’est parce que j’étais névrosée : je présentais donc un trouble d’ordre sexuel, et pas autre chose.

Je suis allée au bord du suicide, puis, lorsque j’ai refusé le suicide, au bord de la folie, à Amiens. Le harcèlement et les manipulations se sont poursuivies, de la part de ma famille, et par le relai de mon milieu professionnel, qui est celui de mon père et de mes cousins C\*\*\*. Je suis en train de découvrir que ces derniers sont conscients de ce que je subis, et que non seulement ils me mentent, mais ils en rient. Je suis donc en état de légitimité lorsque je pense qu’ils iront jusqu’au bout, c’est-à-dire jusqu’à mon élimination complète.

Il semblerait que le processus de destruction de l’enfant désigné soit orchestré par la tante, rôle qui a été tenu pour moi par la fille de ma tante paternelle, N\*\*\* C\*\*\*. Le fait que l’ancienne victime d’un « sacrifice » puisse reprendre ce rôle relève de la perversion, qui, quoi qu’en disent certains, n’est pas héréditaire. Dans une forme bénigne, il semblerait qu’elle se construise en trois temps : 1) Atteinte à l’intégrité de la personne (dévalorisation injuste, humiliation, trahison par un proche…) ; 2) Culpabilisation (c’est toi qui le voulais, tu as apprécié, appel à la religion et au sacrifice, etc.) ; 3) Rire (mais ris donc avec nous du sale tour qu’on t’a joué…). Les psychiatres me reprochaient de manquer d’humour. F\*\*\* L\*\*\*, en particulier, riait et m’incitait à rire de ce que je racontais, tout en le contestant par ailleurs. Ses interprétations contredisaient toujours les miennes. Je comprends que ma famille m’incite à consulter des psychiatres. Ils ont su en faire leurs meilleurs alliés. Le rire permet d’être réintégré dans le groupe, même s’il implique le sacrifice de soi-même.

|  |
| --- |
| Ces annotations sont souvent décousues, parfois maladroites. Les textes de départ n’étaient pas toujours très bien écrits, et j’ai dû les remanier pour les raccourcir. La lecture n’en est pas facilitée. Mais ce sont des témoignages qui s’adressent d’abord aux jeunes filles de ma famille. Je suis en effet convaincue que les mêmes désastres menacent au moins certaines d’entre elles, de façon directe ou indirecte. La naïveté, face à des attaques aussi insidieuses et perverses, est la pire des fragilités.  Le rejet que j’ai de mon père est complet : il est autant affectif qu’idéologique. Ses propositions d’argent, qui servent à masquer son refus de tout dialogue, sont un leurre de gentillesse ou de générosité. Il n’y a aucune générosité dans l’argent que donne mon père. Il m’a fait vivre pendant toutes mes années d’études dans une misère sordide, tout en cherchant à m’empêcher de travailler pendant les vacances. Je suppose que c’était un excellent moyen de pression. Sans compter que la vie miséreuse est aussi une vie pénible et angoissante qui fragilise les personnalités.  Lorsque je suis allée le voir en décembre 2007, j’ai tenté pour la première fois de lui en parler : il a eu pour toute réponse un ricanement malin et méchant. Il savait que je vivais dans la misère, il s’en est amusé pendant des années. Mais lorsqu’il me donnait de l’argent, c’était toujours au sacrifice de son quotidien le plus élémentaire : je lui prenais le pain de la bouche. Il s’agissait juste d’un expédient permettant de repousser un peu plus loin le harcèlement.  Les quelques lettres qui sont associées à ce document paraîtront insignifiantes à beaucoup de lecteurs. Mais je suis certaine que les jeunes femmes qui pourraient en recevoir d’aussi futiles seront peut-être plus vigilantes après avoir lu celles que j’ai reçues. |

1. Mon enquête a beaucoup progressé depuis 2008, révélant en particulier le rôle de relai qu’ont joué dans la calomnie l’Education nationale et certains de ses membres issus de Normale Supérieure. [↑](#footnote-ref-2)
2. La junte d’officiers qui avait instauré en Grèce le « régime des colonels », sous la domination de Papadhópoulos, avait occupé le pouvoir de 1967 à 1974. La Grèce était donc un pays démocratique depuis près de dix ans au moment des faits. A la même époque, mes cousins s’étaient offert un voyage en Espagne. Franco était mort en 1975 mais la Constitution rétablissant les institutions représentatives n’avait été mise en place qu’en 1978 et était donc naissante. Pour leur part, ils n’en avaient ressenti aucun sentiment apparent de compromission. [↑](#footnote-ref-3)
3. Au moment de la rédaction de ces notes, je n’avais pas encore identifié le rôle de ma camarade de collège, jalouse de mon voyage scolaire en Allemagne. Elle reconnaît qu’elle a été alors, et pendant plusieurs années, obsédée par l’idée de voyager — obsession qu’elle m’a de toute évidence mise sur le dos. Fille d’enseignants socialistes, son réseau relationnel est très proche de celui de mes cousins. [↑](#footnote-ref-4)
4. Robert Paxton, *La France de Vichy. 1940-1944*, Seuil, 1973 (pour la traduction), Coll. Points Histoire, p. 164, 196 & 202. [↑](#footnote-ref-5)